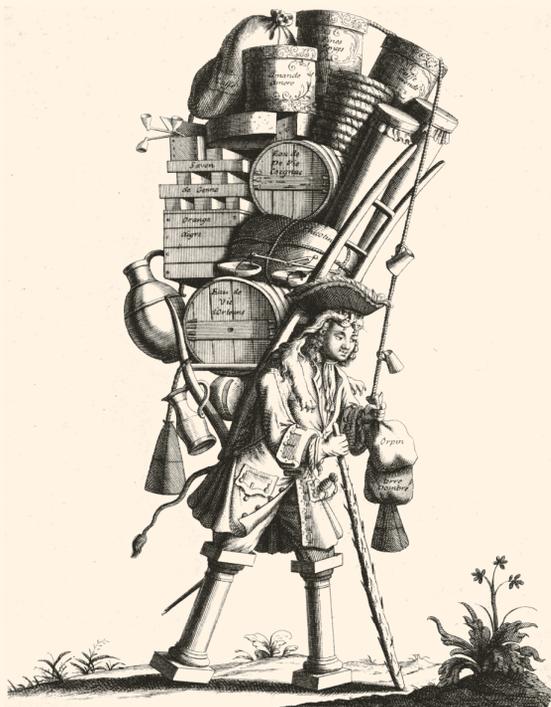


Liouba Bischoff

Nicolas Bouvier ou l'usage du savoir



ZOE

NICOLAS BOUVIER
OU L'USAGE DU SAVOIR

QUELQUES ŒUVRES DE NICOLAS BOUVIER
AUX ÉDITIONS ZOÉ

Le Dehors et le Dedans, 1986
nouvelle édition revue et augmentée, 1998

Le Hibou et la Baleine
textes et illustrations, 1993
textes, Minizoé, 2003

Les Chemins du Halla San, Minizoé, 1994

L'Art populaire en Suisse, 1999

La Guerre à huit ans, Minizoé 1999
Zoé poche, 2020

Histoires d'une image,
textes et illustrations, 2001

Nicolas Bouvier, Thierry Vernet,
Correspondance des routes croisées, 2010

Nicolas Bouvier, Thierry Vernet,
Tous les coqs du matin chantaient, 2013

LIOUBA BISCHOFF

NICOLAS BOUVIER
OU L'USAGE DU SAVOIR

ZOE

*Les Éditions Zoé remercient la fondation Leenaards
de son soutien à la publication de ce livre.*

Cette édition est dirigée par Marlyse Pietri.

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse,
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2020
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Notter + Vigne

Illustration : *Admire la Force*, gravure de 1721.

Source : [gallica.bnf.fr/Bibliothèque nationale de France](http://gallica.bnf.fr/Bibliothèque_nationale_de_France)

ISBN 978-2-88927-817-6

ISBN EPUB 978-2-88927-818-3

ISBN PDFWEB 978-2-88927-819-0

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

*Pour Paul,
et pour Anna*

INTRODUCTION

« Lorsque le désir résiste aux premières atteintes du bon sens, on lui cherche des raisons. Et on en trouve qui ne valent rien. La vérité, c'est qu'on ne sait comment nommer ce qui vous pousse¹. » L'avant-propos de *L'Usage du monde* entretient le mystère autour de cette pulsion irrésistible dont les fondements nous seraient inaccessibles. Les illusions de la volonté sont dénoncées dans une maxime devenue célèbre, qui a orienté la critique vers la question du voyage intérieur, lequel aboutirait non pas à une conquête mais à une forme de dépossession de soi : « On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait². » Mais ce qui propulse vers l'ailleurs, n'est-ce pas aussi le désir de voir et de savoir, cette *libido sciendi* qui est à l'origine de tout départ et relève aussi bien de la curiosité pour le monde que de la quête de soi ? Dès ses premiers voyages, en Finlande en 1948, en Algérie en 1950, puis en Asie à partir de 1953, Bouvier collecte, décrit, photographie, réalise des enregistrements sonores, avant de restituer ses enquêtes sous forme de chroniques, à mi-chemin du journalisme et de l'histoire, en faisant toujours la part belle à l'impression subjective. Le besoin de connaître et de s'appropriier le monde ne semble pas moins central que le désir de non-savoir qui resurgit à la fin de *L'Usage du monde*, où toute forme d'acquis est relativisée par la prise de conscience d'une « insuffisance centrale de l'âme³ ». Les récits de Bouvier

actualisent pleinement, même si c'est sous une forme modeste, buissonnière et morcelée, la fonction épistémique que Claude Reichler a bien identifiée dans le genre viatique à partir de la fable de La Fontaine intitulée « Les deux pigeons » :

La fable distingue trois moments : au commencement, il y a une sorte de pulsion que le fabuliste appelle « désir de voir », une libido qui n'est pas très éloignée de la *libido sciendi* ; au centre l'expérience, le voyage qui réalise ce désir ; et à l'aboutissement le récit, narration des événements et description des choses vues [...]. Partageant le destin des pigeons messagers, la narration viatique est un corps d'informations rapportées de là-bas à destination de ceux d'ici. Elle leur fait connaître des choses inédites, un contenu de savoir nouveau ; cette fonction est de nature épistémique⁴.

Cet essai se propose de réévaluer l'importance de la quête de savoir dans l'œuvre de Bouvier et de la resituer dans la seconde moitié du xx^e siècle, qui n'est pas tant l'époque de « la fin des voyages⁵ » que celle d'une passion renouvelée pour le réel et pour l'altérité, préparant le « nouvel âge de l'enquête » qui s'ouvre au xxi^e siècle⁶. Depuis que les voyageurs romantiques ont rompu avec la tradition du voyage encyclopédique, remplaçant selon Jean-Claude Berchet le désir de savoir par « le désir de ne pas savoir, pour jouir davantage⁷ », les récits de voyage sont le plus souvent analysés comme des objets esthétiques où se reflète une sensibilité exacerbée. Comme si le romantisme avait définitivement coupé le genre de sa vocation encyclopédique, le récit de voyage des xix^e et xx^e siècles n'est plus considéré que comme un sous-genre de l'autobiographie, destiné à recueillir des impressions subjectives plutôt qu'un savoir sur le monde. La réception de l'œuvre de Bouvier a longtemps fait valoir la dimension picturale de l'écriture, la « jubilation du regard⁸ » ou le rôle du corps dans la perception⁹, et ce n'est que récemment que l'on a commencé à s'intéresser

de près à la question de l'histoire ou de la géographie dans ses textes¹⁰. Même si le voyage tel que le pratique Bouvier vise à détruire le moi plus qu'à le consolider, aboutissant à une forme d'« auto-thanato-graphie¹¹ », il convient de relativiser la teneur autobiographique du récit de voyage contemporain pour souligner *a contrario* la place qu'occupe le savoir sur le monde : Claude Reichler souligne à raison que « le sujet-roi d'un certain romantisme, l'installation au cœur du voyage d'un projet autobiographique, constituent une réalisation particulière, et nullement la règle¹² ». Il semblerait que notre époque soit à nouveau régie par un « paradigme documentariste » et que les écrivains-voyageurs contemporains « cherchent à retrouver la primeur de la fonction épistémique contre une textualité envahissante et un développement emphatique de la fonction esthétique¹³ ». Au-delà de la mise à distance des codes du voyage romantique, cette volonté de délivrer à nouveau un savoir sur le monde peut s'expliquer par la sensation d'enfermement dans le langage générée par les esthétiques des années cinquante à soixante-dix, qu'il s'agisse de la critique structuraliste ou du Nouveau Roman : pour nombre d'écrivains-voyageurs, notamment ceux qui se sont ralliés au mouvement « Pour une littérature voyageuse¹⁴ » dans les années quatre-vingt-dix, le besoin s'est fait sentir d'une littérature « retrempée dans son temps et dans son monde¹⁵ », une littérature que Dominique Viart qualifie de « transitive » parce qu'elle « redonne des objets à l'écriture qui s'en était privée¹⁶ ». Dans l'œuvre de Bouvier, cette exploration couvre l'ensemble du spectre des sciences humaines, de l'ethnologie à l'histoire en passant par la géographie. Elle s'accompagne d'une réflexion sur la prise en charge par la littérature des discours de savoir, car s'il apparaît clairement que la connaissance du monde est à nouveau centrale dans l'écriture viatique, il n'est pas sûr que l'écrivain-voyageur dispose encore d'une quelconque légitimité pour s'emparer de savoirs désormais très spécialisés, dans la mesure où « le rapport qu'un texte littéraire établit avec un savoir qui lui est

extérieur n'est jamais neutre, et s'inscrit dans une stratégie de légitimation qui lui est dictée par le contexte historique¹⁷ ».

Le « partage des savoirs¹⁸ » qui s'est effectué au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles a mis fin à la possibilité même du voyage encyclopédique incarné par des philosophes-voyageurs héritiers des Lumières tels que Volney ou Potocki, dont la mission consistait à enrichir divers domaines de la connaissance comme l'histoire des peuples d'Asie ou le comparatisme linguistique¹⁹. Les sciences modernes se sont initialement créées dans le laboratoire à ciel ouvert des voyages scientifiques, mais chaque discipline ayant par la suite consolidé ses méthodes, il est devenu difficile pour un seul et même voyageur d'embrasser à la fois les sciences de l'homme et celles de la nature ou même de se spécialiser dans l'une d'entre elles, à moins d'être, comme les ethnologues étudiant les terrains exotiques, un professionnel de l'ailleurs. Adrien Pasquali résume ainsi le « partage » qui s'est opéré entre science et littérature :

À l'aube du XIX^e siècle, les grands voyages d'exploration sont pratiquement terminés: la planète a, semble-t-il, été découverte et explorée dans pratiquement toutes ses parties, et la littérature des voyages s'orienter vers un partage toujours plus spécifique des matières dont elle rend compte: les diverses sciences de la nature et de l'homme, pour des raisons herméneutiques et empiriques, évoluent de plus en plus vers des « spécialisations » dont les lieux de discours se ramèneront souvent aux institutions académiques et universitaires²⁰.

Après l'histoire ou la biologie, qui dès le XIX^e siècle se constituent en sciences autonomes et définissent leur territoire au sein de la connaissance, c'est au tour de l'ethnologie, au XX^e siècle, de s'émanciper de la littérature à la faveur de stratégies de rupture que Vincent Debaene a mises en évidence dans *L'Adieu au voyage*²¹. L'ethnologie illustre tout particulièrement le divorce entre récit de voyage et discours de savoir, puisqu'elle s'est

précisément constituée contre l'absence de professionnalisme des voyageurs et des littérateurs. Dans ces conditions, l'écrivain-voyageur est nécessairement relégué au statut d'amateur, mais doit-il renoncer définitivement à produire un savoir sur l'ailleurs, et se contenter de vulgariser le discours des savants? La littérature ne constitue-t-elle pas une voie d'accès privilégiée à la connaissance de l'homme et de la terre? Le rapprochement qui s'opère depuis quelques décennies entre science et littérature – à la faveur d'un « tournant linguistique²² », puis d'un « tournant spatial²³ » – permet de supposer que le récit de voyage contemporain est placé sous le signe de la réconciliation. Bien qu'il s'agisse d'un genre référentiel, n'apparaît-il pas, au même titre que la fiction contemporaine, comme « le creuset où peuvent se penser en liaison des disciplines devenues trop spécialisées pour se rencontrer aisément²⁴ »? Malgré le règne de l'expertise qui fait de la connaissance de l'ailleurs la prérogative des savants, l'écrivain-voyageur ne peut-il s'emparer de bribes de savoirs spécialisés pour les articuler dans un tout unifié qui rappelle les sommes médiévales ou l'ambition encyclopédique des Lumières?

C'est bien comme une dialectique entre fragment et totalité que Nicolas Bouvier semble envisager sa traversée des savoirs – une forme de nouvel encyclopédisme, qui ne vise plus à l'exhaustivité mais reste tout de même tendu vers cet idéal –, comme il le confie à Irène Lichtenstein-Fall en 1992:

Depuis la toute petite enfance, j'ai une fringale de connaissances disparates et un peu tziganes. Je chéris ce qu'on appelle la culture générale et je me bricole de petits morceaux de savoir comme on ramasserait les morceaux épars d'une mosaïque détruite, partout où je peux, sans esprit de système. Et je vois ces choses se mettre en place, d'une façon mystérieuse, comme à l'intérieur d'une sphère où tout conspirerait à achever une sorte d'ensemble harmonique, polyphonique²⁵.

Ces entretiens, publiés sous le titre de *Routes et déroutes*, portent à la fois sur l'expérience des voyages et sur les pratiques complémentaires de l'écrivain, du photographe et de l'iconographe, pour aboutir le plus souvent à des considérations sur l'ignorance, le savoir et la transmission. On découvre ainsi que le voyage, auquel la figure de Bouvier est presque systématiquement associée, n'est en réalité qu'une des modalités d'une quête bien plus vaste qui remonte à l'enfance et ne se poursuit pas moins dans les bibliothèques que dans le vaste monde. Envisagée sous l'angle du savoir, cette œuvre disparate où les récits de voyage côtoient des essais très hétéroclites allant de l'histoire de la vanille à celle de la télévision en Suisse romande, en passant par la chronique familiale de photographes genevois, revêt une cohérence nouvelle qui ne repose plus uniquement sur l'étiquette assez galvaudée d'écrivain-voyageur, que Bouvier a toujours tenu à mettre à distance. Il serait sans doute plus juste de le considérer comme un essayiste féru de savoir, soucieux d'intégrer dans chacun de ses textes, qu'ils relèvent ou non de l'écriture viatique, les fragments de savoir récoltés au hasard des recherches, des déplacements et des rencontres ; le savoir est à cet égard l'un des principaux matériaux de son écriture. Mais son appropriation suscite aussi une réflexion constante sur l'acte cognitif en lui-même et sur le statut de l'écrivain, qui joue un rôle de passeur situé à mi-chemin entre le vulgarisateur et le savant. L'usage du savoir se double d'une réflexion sur le bon usage du savoir dans le texte littéraire, selon une réflexivité qui serait propre à la littérature moderne : « même dans le cas où un texte littéraire mobilise un domaine de la connaissance qui pourrait *a priori* lui paraître extérieur, la convocation de la science ou de l'érudition renvoie toujours, à partir de l'époque romantique, à une interrogation de l'écrivain sur son propre rapport au savoir et à l'ignorance²⁶. » Cet essai vise à redéfinir l'usage du monde de Nicolas Bouvier, que l'on réduit trop souvent à la pratique du voyage, comme un usage du savoir, le terme d'usage étant à comprendre à la fois

comme un rapport individuel à la connaissance – un rapport assez libre, « un peu tzigane », partagé entre un désir d'accumulation et une quête d'allègement – et comme une manière de puiser dans le stock des savoirs disponibles, si ce n'est de produire de nouveaux savoirs. On s'intéressera en particulier au rapport paradoxal que Bouvier entretient avec l'encyclopédisme : s'il refuse l'accumulation de connaissances, qui se ferait au détriment de l'intelligence, il n'en est pas moins fasciné par les systèmes de totalisation des connaissances élaborés du Moyen Âge à l'âge classique.

Pour rendre compte d'un rapport global au savoir et décloisonner tous les pans de l'œuvre de Bouvier, une importance égale est ici accordée aux récits de voyage, aux essais sur le voyage tels que *L'Échappée belle* ou les « Réflexions sur l'espace et l'écriture », et aux textes qui sortent du cadre de l'écriture viatique : essais d'iconographie comme *L'Art populaire en Suisse* ou *Le Hibou et la Baleine*, chroniques historiques comme *L'Histoire de la télévision en Suisse romande* ou *Les Boissonnas*, ou encore confessions autobiographiques comme *Souvenirs, souvenirs* ou *La Guerre à huit ans*. Les entretiens, les émissions télévisées et la *Correspondance des routes croisées* ne méritent pas moins d'attention que les textes viatiques, car ils rendent explicite une conception du savoir que ces derniers mettent plus tacitement en pratique. Mais c'est le recours aux écrits inédits qui permet l'élargissement le plus significatif du corpus et le renouvellement du regard critique : conservé à la Bibliothèque de Genève, le fonds Nicolas Bouvier nous renseigne à la fois sur les méthodes de travail de l'auteur, sur ses lectures et sur la vision du monde qui sous-tend son écriture. Ce fonds se compose des notes de cours et des travaux universitaires qui remontent à ses années d'étude, des carnets de route tenus pendant les voyages et des notes préparatoires aux textes publiés, mais aussi des conférences qu'il a pu donner entre les années cinquante et les années quatre-vingt-dix : conférences sur Montaigne ou les Hittites pendant le voyage de 1953 à 1956, séminaires sur le

voyage et l'écriture dans des universités new-yorkaises ou californiennes à la fin de sa vie. Ces notes abondantes permettent de prendre la mesure de l'érudition de Nicolas Bouvier, qu'il veille, par haine du pédantisme, à ne pas trop afficher dans ses œuvres publiées. Elles donnent accès à de précieuses clés d'interprétation : on saisit par exemple ce que sa position face à la connaissance doit à la lecture de Montaigne et de Michaux, ou encore l'influence de la collection « Terre humaine » sur son approche de l'ethnographie.

L'extrait de *Routes et déroutes* cité plus haut, où il est question de culture générale et de bricolage du savoir, peut constituer un point de départ pour dégager les principaux enjeux épistémiques de l'œuvre : enraciné dans la « toute petite enfance », le désir de savoir relève à la fois d'une inclination personnelle et d'un contexte familial et culturel qui favorise tantôt l'inhibition, tantôt l'épanouissement de ce désir décrit comme un dérèglement de l'appétit. Bouvier revendique également le caractère dépareillé de son savoir, à l'image de la bigarrure d'un monde parcouru « sans esprit de système », contrairement au savoir universitaire, réparti en disciplines autonomes et fondé sur des méthodes spécifiques. L'art du bricolage s'oppose implicitement à l'académisme que Bouvier a rapidement rejeté au profit d'un gai savoir en lien avec la vie, reconduisant une critique de l'érudition stérile déjà formulée par Nietzsche ou Montaigne. Les images de la mosaïque à reconstruire et de la sphère capable de tout contenir renvoient en outre à une représentation culturelle du savoir marquée par une nostalgie de l'esprit encyclopédique, malgré la conscience que l'heure est à la parcellisation des connaissances. La métaphore de la sphère harmonique, directement inspirée du *Jeu des perles de verre* de Hermann Hesse – une œuvre-clé pour comprendre le rapport au savoir de Bouvier, et notamment sa vision de la transmission des connaissances –, participe de cette nostalgie, puisque « [l]'idée du jeu des perles de verre est celle d'une encyclopédie constituée selon un système d'analogies faisant

apparaître les liens organiques qui relient les unes aux autres les branches du savoir, au lieu de les présenter séparément²⁷». À travers tous ses textes, essais comme récits de voyage, c'est donc bien à une réconciliation des disciplines que se consacre Bouvier, une entreprise qu'il auréole volontiers de mystère lorsqu'il évoque les «sésames» et les «secrets» d'un monde voué à être déchiffré. Si l'image de la sphère est la plus emblématique d'une telle quête, Bouvier convoque également celle de la lanterne magique dans *Chronique japonaise*, pour suggérer que la littérature se donne pour tâche, selon la formule de Barthes, de «fai[re] tourner les savoirs», sans en «fétichis[er] aucun²⁸»; la lanterne magique traduit un goût pour le savoir populaire et les représentations naïves, qui font toute la marginalité savoureuse du savoir de l'homme de lettres. Tout s'articule donc dans cette œuvre autour du savoir et de la connaissance, deux notions employées comme synonymes et déclinées en considérations sur le désir de connaître ou la nécessité d'ignorer, sur les modalités de l'apprentissage et de la transmission, et sur la dialectique entre encyclopédisme et désencombrement. Plusieurs études ont déjà esquissé des pistes dans cette direction: Adrien Pasquali évoque un «appétit de savoir» lié à une «histoire intime et familiale²⁹»; Anne Marie Jaton consacre un développement aux voyages dans les bibliothèques pour montrer que Bouvier «est de ceux qui associent la lecture des livres à la connaissance du monde³⁰», et souligne le paradoxe de l'apprentissage issu du voyage, qui «ne doit pas conduire à l'enflure érudite mais au détachement, jamais à l'empâtement ou à l'accumulation, mais à une sorte d'allègement des déchets que tout homme porte en lui³¹.» Jean-Xavier Ridon met l'accent, quant à lui, sur les notions de désapprentissage et de disparition: «Si le voyage est un espace de découverte qui peut s'élaborer sur un principe d'apprentissage, il est aussi une activité d'appauvrissement – ou plutôt c'est l'appauvrissement qui devient le principe d'un apprentissage du voyage³².» Nous aurons à revenir sur ce paradoxe fondateur, pour montrer que

le désapprentissage ne s'épuise pas dans l'aporie du non-savoir et reste toujours pris dans une tension avec l'accumulation des connaissances, l'usage du monde étant indissociable d'une fréquentation assidue de la bibliothèque³³. La philosophie du dépouillement, si proche des propositions de Michaux, doit être relativisée à la lumière des carnets inédits, où Bouvier prend quelque distance avec l'auteur de *Poteaux d'angle*, « trop cruel, trop ronflant de vide, finalement, trop axé sur l'absence, sur la dépossession³⁴. »

Au-delà du rapport d'un sujet à la connaissance – *l'usage du savoir* en tant qu'il renvoie à la pratique d'un individu, à sa façon de s'approprier des contenus de savoir ou de les mettre à distance –, se pose la question de l'assemblage et du réemploi de tous les discours de savoir dans le creuset de l'écriture viatique. Bouvier intègre à ses récits de nombreuses connaissances sur les pays parcourus, comme le Japon dont il entreprend de retracer la « chronique », de décrire le territoire et de présenter les peuplades menacées; la *Correspondance* et les carnets inédits révèlent plus profondément l'intérêt qu'il porte à la philosophie de l'histoire, à la pratique de l'ethnologie à une époque où l'on déplore la disparition de l'exotisme, ou encore à l'écriture de l'espace. La question de l'encyclopédisme a été bien étudiée par Adrien Pasquali dans son *Tour des horizons* de la critique sur le récit de voyage³⁵, avec quelques propositions pour envisager plus précisément les récits de Bouvier, qui font songer par certains aspects aux arts de mémoire de la rhétorique classique. Pasquali rappelle comment l'on est passé du récit de voyage de l'âge classique, considéré comme « un discours totalisateur de savoirs³⁶ » visant à l'exhaustivité, à la conception moderne du « livre de poche » ou du « manuel portatif³⁷ », telle que la défend Paul Morand; il semble situer Bouvier du côté de cet usage moderne de l'encyclopédie, qui suppose l'abandon de l'idée de totalité. Or nous tâcherons pour notre part de redéfinir la position de Bouvier comme une quête de l'unité par-delà l'éclatement, car il nous semble qu'il

prend acte, à travers la métaphore de la mosaïque brisée³⁸, du changement de régime et de l'émiettement du savoir qui commence avec le romantisme, tout en cherchant à renouer avec l'ambition totalisante des sommes médiévales dont il aime à reprendre les intitulés en latin dans ses propres titres et formules : plusieurs de ses textes s'intitulent *Thesaurus pauperum*, notamment celui qui rend hommage au *Long Été* de Lorenzo Pestelli. Bouvier y explique que son titre est une référence aux «sommes du Moyen Âge, *Invention du monde* ou *Thesaurus pauperum*, écrites par des gueux érudits et vagabonds qui avaient noms Brunet Latin ou Barthélémy l'Anglois³⁹ [...] ». La formule apparaît également dans *La Guerre à huit ans*⁴⁰, où elle prend une signification légèrement différente : le «Thesaurus pauperum» correspond cette fois à «l'Album NPCK» grâce auquel Bouvier s'est forgé dès le plus jeune âge une culture historique très large quoique rudimentaire, et renverrait à l'ouvrage de vulgarisation médicale écrit au XIII^e siècle par Petrus Hispanus à destination des pauvres⁴¹. Par la référence récurrente et polysémique au «Thesaurus pauperum», l'œuvre de Bouvier se donne à lire comme une tentative de produire un savoir accessible tout en s'inscrivant dans la continuité des sommes cosmographiques du Moyen Âge et de la Renaissance. Car c'est également à la tradition humaniste qu'il se réfère lorsqu'il évoque les figures de Platter ou de Paracelse, qui ont parcouru la Suisse et l'Europe pour «enrichir ou transmettre leur savoir, leur *imago mundi*». Cette autre formule latine, qui peut faire penser à la célèbre *Imago mundi* de Pierre d'Ailly et aux nombreux traités de cosmographie du même nom, ne fait que confirmer sa prédilection pour cette pratique ancienne, révolue, qui consistait à parcourir le monde comme un livre et à accumuler les observations pour atteindre une forme d'exhaustivité. Dans une étude sur son fonds iconographique, Sabina Engel attribue avec justesse la pratique du chercheur d'images à une «quête du savoir, d'un itinéraire proche des savants de la Renaissance» et se demande s'il ne faut pas y voir une

« tentative d'échapper à la mélancolie de l'homme moderne après la découverte copernicienne qui exige le renoncement à une vision unifiée du monde⁴² ».

Or une telle quête est également en phase avec une littérature moderne où l'idéal de réconciliation des savoirs s'accompagne d'un rapport ambivalent à l'érudition. Comme l'a montré Nathalie Piégay-Gros, l'érudition n'a cessé d'être discréditée depuis le XIX^e siècle en tant qu'elle s'oppose à « l'exercice libre de l'intelligence⁴³ » et au mouvement de la vie ; en même temps, la prolifération des fictions érudites – telles que celles de Borges ou Queneau – traduit une fascination permanente des écrivains pour la science et le savoir, réinvestis dans le domaine de l'imaginaire. La composante fictionnelle est certes absente des textes de Nicolas Bouvier, mais son œuvre n'en est pas moins marquée par cette même ambivalence face à la connaissance. Qu'il endosse le rôle de l'écrivain-voyageur, de l'historien de l'art ou de l'iconographe, il ne cesse de souligner la vanité du savoir accumulatif et le risque du dogmatisme ou de la pédanterie, qui font obstacle à l'expérience directe du monde et à l'apprentissage de la sagesse, ce qui ne l'empêche pas de proclamer son amour inconditionnel des bibliothèques et des documents rares dans les petits essais empreints de pédagogie humoristique et d'érudition gourmande qu'il multiplie dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. Cette tension entre scepticisme et réenchancement du savoir semble bien correspondre à la dynamique que Nathalie Piégay-Gros a décelée dans la littérature du XX^e siècle, qui combine « une méfiance très forte envers la culture livresque en général⁴⁴ » et une réinvention du rapport au savoir à la faveur de fictions érudites. L'écriture humoristique et savoureuse de Bouvier participe de ce nouveau rapport, marginal et poétique, à l'encyclopédisme, ne passant pas par la fiction mais par la forme de l'essai, très prisée par une littérature contemporaine qui privilégie la pensée digressive, les livres qui allient savoir et saveur, comme ceux que Gérard Macé a publiés aux éditions

du Promeneur⁴⁵. Accueillant les réflexions hétéroclites d'un chercheur d'images, d'un voyageur et d'un lecteur érudit, les courts textes de Bouvier parus dans les années quatre-vingt-dix et rassemblés dans *Le Hibou et la Baleine* ou *Histoires d'une image* portent sur des thèmes aussi variés que le Déluge, la montagne ou les sirènes⁴⁶, et s'inscrivent dans ce vaste ensemble « mal circonscrit de nos taxinomies, où la pensée s'exerce sans système, soutenue par une culture fascinée et la seule stimulation du verbe⁴⁷ ». L'art de se bricoler « de petits morceaux de savoir, sans esprit de système⁴⁸ », évoqué dans *Routes et déroutes*, présente bien des affinités avec la pratique littéraire du colportage remise au goût du jour par un Gérard Macé :

[...] le colporteur, c'est celui qui porte sur ses épaules la somme de ses connaissances, et qui pour voyager privilégie les curiosités volatiles contre la pesanteur des systèmes. Une telle figure incarne un basculement du paradigme encyclopédique, qui délaisse les ambitions systématiques, pour revendiquer une pratique intime et portative de la bibliothèque. Ce goût du savoir populaire et des modes de transmission à la lisière de l'oral ne va pas sans sensibilité aux enseignements scolaires d'autrefois. Loin d'être une science abstraite, il y avait là un savoir concret qui donnait le monde en partage pour en expliquer les usages⁴⁹.

Laurent Demanze n'a pas manqué de reconnaître dans l'œuvre de Bouvier, des récits de voyage aux essais d'iconographie, « la silhouette anachronique du colporteur⁵⁰ ». Dès *L'Usage du monde* serait à l'œuvre « tout un imaginaire de la littérature itinérante et de l'écrivain ambulant⁵¹ », allant de pair avec une conception artisanale de l'écriture et une alliance des savoirs et des arts qui caractérise la littérature de colportage.

Ces disciplines convoquées et colportées, saisies dans un art de la maraude, sont dans une relation ambivalente avec la culture

savante. Et c'est pour cette raison qu'elles constituent volontiers pour Nicolas Bouvier des savoirs en rupture avec l'érudition familiale : car il y va dans son œuvre d'une fidélité aux savoirs populaires comme autant de stratégies pour contester les autorités figées ou renverser les hiérarchies par un écart séditieux⁵².

Tirailé entre culture savante et culture populaire, mais aussi entre expérience directe du monde et médiatisation livresque, tentation de l'ignorance et soif de connaissance, le rapport au savoir de Nicolas Bouvier est bien placé sous le signe de l'ambivalence. La réflexion sur les modalités de la connaissance est au cœur des préoccupations de l'écrivain, qui dialogue par ailleurs avec les discours de savoir de son époque : l'usage du savoir, tel que nous l'entendons ici, se joue à la fois dans une intériorité et dans une extériorité. Il renvoie aussi bien au sujet qui élabore le savoir qu'à l'objet qu'il constitue, selon une distinction proposée par l'épistémocritique⁵³. C'est dès lors la capacité cognitive de la littérature, à la fois démarche de connaissance et interface avec les sciences humaines, que ce livre voudrait interroger à travers un parcours primesautier dans l'œuvre de Bouvier.

CHAPITRE 1

Lire et voyager

L'expérience, le vécu, l'immersion dans la réalité s'imposent dans l'imaginaire des voyages comme une source de savoir riche et authentique, là où les livres ne donneraient qu'une image affaiblie du monde. C'est du moins ce qu'a retenu Segalen de ses tribulations en Chine, qui lui ont permis « de sentir à jamais l'art chinois. On peut, dit-il, collectionner fort bien en France, on peut s'y faire une grosse érudition, mais factice, tant qu'on n'a pas vécu ici¹. » D'un côté donc, les connaissances livresques, l'érudition, le savoir second ; de l'autre, le vécu, la sensation, le savoir « véritable ». D'après cette conception qui érige l'expérience en valeur absolue, il faudrait renoncer aux comforts de la vie sédentaire et tourner le dos à l'atmosphère confinée des bibliothèques pour accéder à la connaissance de l'ailleurs. Mais c'est oublier que les plus bourlingueurs des écrivains ont consacré des heures, des mois, voire des années de leur vie à la lecture, qu'ils aient passé leur enfance à dévorer des livres ou qu'ils aient multiplié les lectures pendant ou après leurs pérégrinations. Dans les cas les plus extrêmes, l'irrépressible besoin de lire peut devenir le but du déplacement, comme c'est le cas pour le narrateur de *Bourlinguer* dont l'acolyte Korzakow a revendu les « dix caisses immenses et immensément lourdes² » dont il ne se séparait

jamais. La bibliothèque cendrarsienne apparaît comme le prolongement du corps du voyageur :

Si cette brute de Korzakow m'a amputé de bonne heure de ma bibliothèque, il ne m'a pas guéri de mon vice, et je dois lire, et c'est pourquoï, depuis qu'il a vendu mes caisses de livres, je rôde de par le monde, tombant d'improviste chez des amis qui se demandent ce que je viens faire chez eux, m'enfermant tout le jour dans ma chambre ou me retirant dans les bois à la campagne ou au fond du parc pour dévorer leur bibliothèque avec frénésie [...]³.

L'œuvre de Bouvier obéit à première vue au désir de s'affranchir des livres pour laisser place aux leçons de la route. L'accent est mis sur le caractère direct et personnel de la découverte, qui se construit au fil des déplacements et des rencontres ; on présente souvent l'auteur de *L'Usage du monde* comme le chantre de la « vie immédiate » en raison de sa capacité à plonger, tout comme Ella Maillart, dans « l'inconnu démesuré », et à s'abandonner à « la « fabuleuse dérive du voyage⁴ ». Mais il s'agit aussi d'une œuvre pétrie d'érudition, dont le propos est alimenté par une multitude de lectures. Le discours de valorisation de l'expérience ne peut dissimuler le foisonnement de références intertextuelles qui traduisent un goût prononcé pour le savoir livresque. Faut-il voir alors une incompatibilité, ou au contraire une forme d'homologie entre ces deux approches du monde que sont le voyage et la lecture ? Comment se rejoue le conflit très ancien entre la découverte du monde et les connaissances préalables, entre l'appréhension directe du réel et la médiation par la bibliothèque ?

Le récit de voyage aurait inventé, pour combler cet écart, ce que Christine Montalbetti appelle des « solutions métaphoriques⁵ » ; tout récit de voyage tendrait à perpétuer la fable, très ancienne, du « monde comme un livre⁶ », et donc à établir une continuité entre le monde des livres et le livre du monde. Cette

fiction d'une homogénéité entre l'écriture et le monde peut être créée de deux manières différentes ; la première consiste à voir le monde comme un texte qu'il appartient au voyageur de déchiffrer ; la seconde consiste à opposer deux types de lecture : la lecture, littérale, des livres, et celle, métaphorique, du monde. Si Bouvier reprend à son compte la métaphore du livre du monde en se posant en nouvel exégète de la création, dont il souhaite faire une lecture « polyphonique » plutôt que « monodique⁷ », il investit surtout le second modèle exposé par Christine Montalbetti. Ce modèle oppose le texte et le monde – autrement dit les livres et l'expérience –, au lieu de voir le monde comme un texte ; en opérant cette césure, on aurait d'un côté les livres, s'offrant à une lecture littérale, et d'un autre côté le monde, invitant à une lecture métaphorique. Sont ainsi renvoyés dos-à-dos « deux procès différents de l'acquisition du savoir⁸ » ; la médiation des livres s'oppose à la confrontation directe au monde, comme c'est le cas chez Bouvier, qui sépare *a priori* la lecture et l'expérience, convaincu qu'il faut éviter de lire avant le voyage. Christine Montalbetti prend pour exemples emblématiques de cette dualité livre-monde les discours de Montaigne et de Descartes sur le voyage. Le premier n'effectue pas, selon elle, de « partage normatif, ou axiologique, entre lecture des livres et lecture du monde⁹ » ; il s'agit surtout pour l'écolier d'apprendre à pratiquer une bonne lecture, génératrice de plaisir et potentiellement remobilisable.

Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme especes sous un genre, c'est le mirouer, où il nous faut regarder, pour nous cognoistre de bon biais. Somme je veux que ce soit le livre de mon escolier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugements, d'opinions, de loix, et de coustumes, nous apprennent à juger sainement des nostres, et apprennent nostre jugement à recognoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse ; qui n'est pas un legier apprentissage¹⁰.

Le programme d'étude humaniste élaboré par Montaigne est fondé sur une exploration complémentaire du livre et du Livre, l'étude ne pouvant suffire à un épanouissement complet de l'homme. Le voyage dans le monde est censé contribuer, au même titre que l'exploration du monde des livres, à l'exercice du jugement. Montaigne souscrit donc à une pédagogie qui accorderait autant de légitimité à ces deux univers pourtant antithétiques; la formation du jugement doit se nourrir d'allers-retours constants entre l'usage des livres et la fréquentation du monde. Quant à Descartes, il sépare lui aussi les deux types de lecture – littérale et métaphorique –, mais selon une logique chronologique: d'abord l'étude, ensuite le voyage. Dans le *Discours de la méthode*, il rend compte de ce trajet autobiographique qui l'a mené de l'apprentissage des langues et de la lecture des textes anciens à l'expérience du voyage:

Sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres. Et me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient que j'en pusse tirer quelque profit¹¹.

Descartes préconise un adieu aux études bien plus irréversible que chez Montaigne, puisqu'il s'agit de quitter «entièrement» l'étude des lettres et de ne plus y revenir pour se fier uniquement à un savoir acquis personnellement. Norman Doiron rattache cette dynamique à un nouvel *Art de voyager* qui émerge au début de l'Âge classique: «Au nom de l'expérience, il rejette les livres, l'autorité de l'École. Il oppose à la vanité de la "philosophie spéculative" l'utilité de ses connaissances

livresques¹². » Il semblerait que Bouvier conjugue les logiques montaignienne et cartésienne dans sa manière d'investir la coupure entre monde du texte et texte du monde; comme Descartes, il a commencé par faire ses adieux aux lettres et à l'université pour se tourner vers le vaste monde et s'y forger une expérience personnelle; cependant, comme Montaigne, il n'accorde finalement pas de préséance à la lecture du monde sur la lecture des livres, l'important étant pour lui de trouver « un équilibre entre le monde physique et le monde intellectuel¹³ ». Ces deux logiques se succèdent plus qu'elles ne cohabitent; d'abord le premier grand départ et l'adieu aux études – logique cartésienne –, puis la recherche d'un certain équilibre grâce à une alternance entre lecture du monde et savoir livresque – logique montaignienne. Si le partage peut sembler inégal au premier abord, notamment dans les premiers textes où l'expérience est reine, la lecture du monde et le savoir livresque finissent par apparaître comme les deux faces complémentaires d'une recherche de l'équilibre.

Éloge de l'expérience

« *Il ne faut pas lire, il faut voir*¹⁴ »

Dans la littérature suisse, l'*Émile* de Rousseau inaugure toute une tradition éducative qui fait la part belle à l'expérience et à l'observation en préconisant un usage modéré des livres : « Vos philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets ; ils ont des colifichets ; ils savent des noms, et n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Émile est plus riche que celui des rois ; ce cabinet est la terre entière¹⁵. » Au XIX^e siècle, le pédagogue Rodolphe Töpffer emmène ses jeunes élèves dans des pérégrinations alpines permettant de prolonger les enseignements scolaires : il décrit dans les *Voyages en zigzag*¹⁶ ces excursions parfaitement complémentaires avec l'instruction classique. Quant à Henri Pestalozzi, il place la « leçon de choses » au centre de son système éducatif. C'est peut-être dans cette pensée helvétique de l'éducation qu'il faut situer l'aspiration de Bouvier à un contact direct avec le monde pour pallier les insuffisances de la formation livresque. Le titre de son récit le plus célèbre, *L'Usage du monde*, met clairement l'accent sur les leçons du dehors contre l'univers confiné des bibliothèques, tout comme les premiers titres qu'il avait imaginés : *Le Monde extérieur*, *Un moment de la vie*, *Le Livre du monde*¹⁷. La réussite aux examens sonne comme une libération : « me voilà libéré du savoir pour un bon bout de vie¹⁸ », s'exclame